

DERNIERE HEURE LYONNAISE
EDITION DU DAUPHINÉ LIBRE
LYON

19 OCTOBRE 1965

A la Biennale
de Paris

Ovations pour le Théâtre Saint-Georges de Lyon avec « LE GUICHET » de J. Tardieu

LA COMPAGNIE DIRIGÉE par le jeune et dynamique J.O. Cayre joue à Paris, ce soir, pour la première fois de son existence qui date de 1959.

— C'est, me dit J.O. Cayre, à la suite du premier prix de comédie que nous avons remporté le 6 avril dernier, au plateau d'essor à Charbonnières que notre spectacle a été retenu. Le comité de sélection de la Biennale est même venu nous voir exprès à Lyon pour nous le demander.

La petite salle du théâtre d'essai du Musée de l'Homme est bourrée, ce soir, d'un public enthousiaste où l'on reconnaît quelques personnalités : J.M. Collet, attaché artistique du Casino de Charbonnières, Jean Hebertot, M. Delierp, représentant M.

André Malraux, J. Tardieu lui-même, l'auteur si heureux de l'interprétation de J.O. Cayre, qu'il vient de lui confier un manuscrit inédit « Les mots inutiles », qui sera créé à Lyon, cet hiver au théâtre Saint-Georges, au cours d'un spectacle nommé « 44, rue Saint-Georges ».

Dans « Le Guichet », J.O. Cayre joue lui-même le personnage du voyageur ; René Chabert, celui du préposé aux billets qui a force de donner des renseignements sur l'heure du train et le sens de la vie accule l'autre, en une demi-heure, à une mort violente.

Les décors dus à Jacky l'Herbette sont dépouillés à l'extrême. Le préposé aux billets, en queue de pie, se meut sur un discobole.

— Entre toutes les interprétations suggérées par l'auteur, j'ai choisi celle-ci, me dit J.O. Cayre comme étant la plus apte à faire éclater cette sonate où les mots remplacent les notes qui sont le propre du texte. Explorateur des consciences honnêtes, Tardieu donne à ses personnages le ton simple du quotidien et si tout se complique et devient fou, c'est que l'illusion est à son comble pour le meilleur et le plus heureux de nous-mêmes.

Après le triomphe recueilli ce soir par J.O. Cayre et René Chabert, le théâtre Saint-Georges — compagnie Arlequin — remontera à nouveau vers la capitale dans le courant de l'hiver jouer au Théâtre de Plaisance.

Réjane TRONEL.

FIGARO LITTÉRAIRE

14, Boulevard des Capucines - PARIS VII^e

14 OCTOBRE 1965

20 OCTOBRE 1965

LE FESTIVAL DU JEUNE THÉÂTRE A LIÈGE

P OUR la huitième fois, le département des Affaires culturelles de la ville de Liège a organisé la rencontre internationale de quelques-unes des troupes qui, en Europe, se livrent à la recherche dramatique. Ces annuels rassemblements de Liège ont, sur quelques autres, cette supériorité : on y bavarde très peu et on présente beaucoup de spectacles. Pas de conférences, des actes. Et c'est beaucoup plus instructif. C'est ainsi que ce huitième festival a permis aux amateurs de théâtre — et ils sont là nombreux et passionnés — de faire connaissance, entre autres, avec Les Bargasses, de Marc'O (qui « déconcertèrent » Paris), la mise

en scène de L'École des bouffons, de Ghelderode, par Ljupovici, Le Cavalier seul d'Audiberti traité par Marcel-Noël Maréchal : tous spectacles dont j'ai dit ici même l'intérêt lors de leurs créations. S'y ajoutaient la création d'une pièce de Jacques Steinberg, Midi moins cinq, et deux Ubu-Roi, l'un et l'autre pleins de trouvailles de qualité.

De Midi moins cinq il y a peu de choses à dire. Steinberg joue là, non sans virtuosité mais avec une abondance vainement fatigante, de l'insolite, du non-sens et du calembour. Cet abandon à la facilité, à tout ce qu'il y a de plus mécanique dans le comique des mots et des « inventions » burlesques, risque de cacher, et cache en effet, non pas le sujet de la pièce — il n'y en a naturellement pas — mais l'aspect un peu nouveau de la sorte d'angoisse qu'elle tente d'exprimer. Cette angoisse est faite de la méfiance à l'égard de ce qui vient du dehors, en même temps que de la crainte qu'éprouvent des gens repliés sur eux-mêmes avec application de céder quelque jour à la curiosité de savoir ce qu'il y a « au-dehors ». Cela n'apparaît que fugitivement, à travers de diluviennes averses de mots faits en série et des raccrocheuses apparitions d'une soubrette peu vêtue.

Des deux Ubu, l'un venait de Paris : je n'avais pas vu cet Ubu-Roi, mis en scène

par Victor Garcia, et qui a pris part au dernier concours des jeunes compagnies. J'en ai trouvé l'invention très remarquable. Le délire magnifique et sournois du texte est constamment non pas souligné, de quoi il n'a pas besoin, mais servi, justifié, orné, par un déploiement d'inventions dans la matière des costumes, dans la conception d'un décor qui nous plonge constamment dans le « nul part » cher à Jarry et dans le jeu d'Alexis Nitzer et de Michèle Oppenot, un couple Ubu qui entre à la perfection dans cette volonté de déshumanisation des héros que veut toute la mise en scène de Victor Garcia. La musique de Claude Terrasse, dans sa drôlerie terrifiante, semble écrite pour les besoins de cette mise en scène. Cet Ubu mérite sa revanche à Paris.

Et c'est de Tchécoslovaquie que nous venait l'autre Ubu, suivi d'Ubu enchaîné. La jeune troupe « Ma Zabradly », de Prague, aborde l'illustre pièce avec une liberté d'esprit et — enfin ! — un manque de respect parfaitement ravissants. Quelques jours plus tard, les spectateurs de la Biennale de Paris avaient l'occasion d'apprécier le travail exécuté par Jean Grossman et les comédiens de Ma Zabradly. Ils ont, comme je le fus, été sensibles à une drôlerie, une allégresse parfaitement dirigées et qui retrouvent les vertus de l'improvisation.

J. L.

ATELIER
150° 150°
CE SOIR
ON IMPROVISE
de PIRANDELLO